

Luzarches, le 19 juin 1930. Stéphane Passet.

Brisées sur le sol. Pour certaines en plusieurs morceaux, pour d'autres seulement en deux mais de toute façon inexploitable. La roue était tombée dans un profond nid de poule et la valise, qui contenait les boîtes de plaques de verre, s'est retrouvée par terre et son contenu éparpillé sur le chemin de terre. Comme si cela ne suffisait pas, le chariot recula et le crissement suivi d'un claquement acheva les quelques plaques qui auraient pu être utilisables.

Ce craquement sinistre me ramena à la réalité des faits : je ne pouvais plus prendre d'autochromes aujourd'hui. Le paysan qui m'accompagnait tira sur les rênes des chevaux qui s'immobilisèrent, et son jeune fils sauta du charriot pour se précipiter à l'arrière.

Je descendis à mon tour, lentement, et balayai du regard les dégâts. Après un moment de stupéfaction, je levai les mains au ciel et éclatai d'un rire sonore. J'avais parcouru des centaines, des milliers de kilomètres à travers le monde, transporté tout le matériel nécessaire aux prises de vues par des températures extrêmes et sur des chemins sinueux voire impraticables. L'ironie du sort voulut que l'accident redouté, l'accident fatidique, arrivât lors d'un des derniers voyages en tant qu'opérateur pour Monsieur Khan, à Luzarches, probablement la destination la moins éloignée de sa demeure et le voyage le moins périlleux qu'il m'eût été donné d'entreprendre !

Je m'assis au bord de la prairie et regardai ce champ de coquelicots qui m'avait semblé parfait pour une prise de vue. Le rouge des fleurs éclatait sur le vert des hautes herbes et, alors qu'une abeille s'éleva vers un autre coquelicot pour y recueillir son nectar, les pétales écarlates ondulèrent légèrement.

Me revint en mémoire la porte monumentale du Taj-Mahal, aux Indes.

J'étais occupé à faire une mise au point afin que la porte soit la plus nette possible, lorsqu'une jeune femme vêtue d'un long châle pourpre surgit dans l'encadrement.

Affairé à capter les instants de la vie, les gens dans leur quotidien, je n'avais pas pour habitude d'accorder plus d'attention à une couleur qu'à une autre. Ce n'est que de retour à Boulogne, dans le laboratoire de Monsieur Khan, alors que les autochromes prenaient vie après les différents bains révélateurs, que ce rouge si particulier attira mon attention. Il semblait créer un fil conducteur entre les autochromes, surgir et toucher indifféremment et sans aucune logique n'importe quelle personne, élément d'architecture ou objet du quotidien. Loin de prendre le dessus, il révélait les moments de vie et les rencontres que j'avais faites. Parfois, il m'arrivait de retoucher les images pour rehausser ce rouge qui ne me semblait pas aussi vif que je l'aurais souhaité.

Je n'avais pas ma caméra Gaumont ce jour-là et regrettai de l'avoir laissée à la pension où je résidais. J'avais en tête à cet instant précis une mise en scène où cette jeune femme sortirait du monument et s'avancerait vers l'objectif telle une apparition fantasmagorique de Muntaz Mahall. Il m'était venu l'idée d'illustrer cette histoire magnifique, à la frontière entre la réalité et le conte, pour ainsi donner vie à ce monument, symbole de l'amour éternel.

L'interprète qui m'accompagnait avait réussi à convaincre la jeune femme de poser pour moi et j'avais pu obtenir quelques clichés. Pas autant que j'aurais voulu car des nuages assombrirent la scène. La luminosité n'était plus aussi bonne et par conséquent le temps de pose plus long. Les quelques paroles échangées entre la jeune femme et l'interprète trahirent son impatience. Les demandes et les gesticulations de l'occidental que j'étais n'avaient pas beaucoup de sens pour elle, tout comme l'étrange boîte qu'elle fixait avec étonnement.

Une petite voix me tira de ma rêverie, le jeune garçon se tenait sur ma gauche avec deux plaques dans une main. Elles étaient intactes. Je bondis et me précipitai vers le charriot pour récupérer l'appareil et commençai l'installation afin de fixer sur le verre cette prairie et ce souvenir.

L'enfant à mes côtés observait le moindre de mes gestes et semblait intrigué par la chambre photographique qu'il comparait à un accordéon. Je stabilisai l'ensemble avec le trépied et j'ajustai la mise au point. Alors que je réglai l'ouverture du diaphragme pour laisser entrer la lumière, je l'invitai à regarder le monde au travers de l'écran. Un peu méfiant, il souleva le drap noir et après une exclamation de surprise, il recula. Stupéfait, il ne pouvait croire que le monde fût à l'envers. Je souris et lui expliquai pourquoi.

Devant ses yeux écarquillés, une phrase qu'aimait répéter Monsieur Khan prit tout son sens à ce moment : « Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'avoir les yeux grands ouverts ».



Ile de France , Luzarches , 19/06/1930 *Mauvaise Culture*